

## L'expérience du traducteur<sup>1</sup>

Je précise que je donne ici une version écrite après coup d'un exposé qui ne reposait que sur des notes et qui a en conséquence largement consisté en improvisations orales ; cela n'ira pas sans quelques déplacements, même si je n'ajoute rien sur le fond.

\*

J'ai avec cette correspondance toute une histoire, une histoire personnelle et affective. Elle est pour une part entrelacée à l'histoire de ma vie. Et s'est ainsi tissé entre elle et moi un lien affectif fort.

En effet, la correspondance entre Freud et Karl Abraham représente tout à la fois, ma *première traduction publiée*, pas seulement de Freud, mais première traduction tout court, et aussi ma *dernière traduction de Freud en date*, ce qui ne signifie pas, bien sûr, qu'il n'y en aura pas d'autres. Ce fut donc une expérience proprement émouvante que de reprendre et de prolonger à partir de 2004 un travail qui était paru, chez Gallimard également, en 1969. Ce fut un peu comme si je devenais une sorte de tiers spectral dans cette correspondance, comme si je m'y trouvais « mêlé », de par des circonstances qui m'échappaient.

Il convient que je retrace brièvement l'histoire de la première version, largement expurgée dans l'original comme on sait. Ceux qui possèdent cet ouvrage<sup>2</sup> s'apercevront que cette première traduction a été élaborée par moi-même et par *Jean-Pierre Grossein*, depuis devenu spécialiste de Max Weber. C'est en effet Jean-Pierre Grossein qui avait été à l'origine chargé par J.-B. Pontalis d'assurer ce travail. Et c'est par lassitude qu'il m'avait demandé un jour de le délester de la traduction de la « seconde moitié ». Nous nous sommes ensuite relus mutuellement.

Dans la « présentation » dont j'ai fait précéder ma traduction de la *Correspondance complète*, p. 15-16, je dis ma « consternation » quand j'ai été ainsi confronté longtemps après coup à cette première traduction. Peu courtoisement, j'inclus dans cette dépréciation Jean-Pierre Grossein. Mais je veux surtout signifier par là que j'assume — ou partage — l'« entière » responsabilité de ce travail, puisque, comme je le précisais, « nous nous sommes relus mutuellement » ; et la mauvaise qualité est hélas de part en part homogène.

---

<sup>1</sup> Intervention faite le 17 juin 2009 lors d'une soirée de « La Librairie » de l'EPSF.

<sup>2</sup> S. Freud & K. Abraham, *Correspondance 1907-1926*, Paris, Gallimard, coll. Connaissance de l'inconscient, 1969.

Disons en gros que je donnais alors dans tout ce que je considère depuis comme les travers du mauvais traducteur : gloser au lieu de traduire, bien expliquer au lieu de respecter les ellipses et les allusions, porter de manière générale trop peu d'attention au style et aux effets « signifiants ».

Il faut ajouter à cela que j'étais alors débutant en psychanalyse, et en pratique et en théorie, et que j'en maîtrisais assez mal la terminologie. On peut donc déjà dire que tous ces facteurs conjugués eussent rendu nécessaire à eux seuls une nouvelle traduction de la première correspondance, compte non tenu des additifs, quantitativement considérables<sup>3</sup>, de la version non expurgée. Cela signifie donc que, non seulement, on trouve dans la nouvelle mouture nombre de passages nouveaux, jadis caviardés, mais aussi qu'il n'y reste plus grand chose de la lettre du corpus de l'ancienne.

Afin d'illustrer le caractère lourdement fautif de la première traduction, je donnerai simplement deux exemples de contresens particulièrement gros, dont le second est en outre pittoresque.

1) Page 242 de la première édition, on lira : « [...] Putnam a publié une magnifique défense d'Adler ». Cela est sur le fond tout à fait invraisemblable. « Défense d'Adler » est ici censé traduire : « *eine Abwehr Adlers* ». J'ignorais alors que, si, dans un contexte freudien, *Abwehr* se traduit couramment par « défense » et fait à ce titre concept, le verbe correspondant *abwehren* ne signifie, lui, jamais « défendre », mais « repousser (un danger ou un assaillant) » ; c'est-à-dire que l'objet de *abwehren* ne désigne pas l'étant à protéger, mais celui qui menace ou attaque. Du même coup, le génitif « *Adlers* » équivalant à ce qui serait un objet à l'accusatif du verbe, il convenait de traduire ici *Abwehr* par « récusation », ce qu'on pourra lire à la page 411 de la nouvelle édition, lettre 295F. On voit en l'occurrence que le « contresens » va très exactement « contre » le sens...

2) À la page 335 de l'ancienne édition, on peut lire cette bien étrange affirmation de Freud : « Je trouve que l'analyse du caractère est, à plus d'un titre, plus difficile chez les écoliers que chez les névrosés qui ont une activité professionnelle ». Si on la lit de près, et qu'on tente d'y réfléchir, on conviendra même qu'elle est *surréaliste* ! Or, on sait que Salvador Dali ne fut pas très bien accueilli par Freud. Ou alors, elle pourrait figurer dans un de ces rêves que Freud qualifie d' « absurdes ».

L'original dit : « *Ich finde die Charakteranalyse bei den Schülern in mancher Hinsicht schwieriger als die bei den Berufsneurotikern [...]* ». À la page 558 de la nouvelle édition, lettre 409F, on en trouve une nouvelle version française qui à la fois est beaucoup plus raisonnable et comporte un trait d'esprit assumé : « Je trouve que les analyses du caractère sont, à plus d'un titre, beaucoup plus difficiles chez les élèves que chez les névrosés professionnels [...] ». Cela dit, à ma gaffe il y avait une excuse qui fait ressortir par elle-même

---

<sup>3</sup> On peut estimer que les additions représentent environ 50% du corpus originel.

l'avantage que peut présenter une édition non expurgée : c'est qu'en fait, ce membre de phrase figure à la fin d'un long paragraphe dont toute la partie antécédente avait été caviardée la première fois. Du coup, le contexte étant supprimé, le bout de phrase en question devenait erratique, énigmatique, le mot d'esprit qu'il véhiculait, partiellement opaque. Et le traducteur donne alors facilement dans le contresens...

Je passe maintenant à l'histoire de la seconde et présente édition. Je me suis trouvé confronté à une situation, si je puis dire, « inédite », puisque j'étais face à une édition anglaise datant de 2002<sup>4</sup>, la version originale allemande n'étant pas encore parue. Bien sûr, il fallait que je disposasse de l'original allemand, qui fut fourni à Gallimard sous la forme d'un *tapuscrit* directement démarqué du manuscrit. Cela n'était pas très expédient, puisque j'avais affaire à une énorme liasse peu maniable et mal paginée. Mais, un certain temps de « rodage » passé, je vis dans la situation des avantages considérables. En effet, je me trouvais de la sorte au plus près de la lettre originale, y compris de ses ratures<sup>5</sup>, de ses abréviations, de ses soulignements, etc. Avec l'accord de Gallimard, je collai autant que possible à toutes ces contingences du texte. Cela nous donne une idée de la manière dont Freud et Abraham se comprenaient à demi-mot, écrivant, par exemple, « tr. sex. » pour « traumatisme sexuel », « ΨA » pour « psychanalyse », etc. Mais cela ouvre aussi parfois un accès direct à des *lapsus calami* intéressants. Par exemple, à la page 391, lettre 279A, Abraham, qui vient de rendre une visite à son père gravement malade à Brême, fait état d'un rêve, récurrent depuis son enfance, et qu'on peut qualifier d'« œdipien » : y est centrale l'image d'un chien mort. Le contexte grammatical de la phrase exigerait alors la forme : « *toten Hund* ». Mais, sauf erreur de la part des déchiffreurs, j'ai lu dans le tapuscrit : « *totem<sup>6</sup> Hund* », ce qui est une forme en soi possible, mais ici non compatible avec la correction grammaticale. On ne peut être alors que frappé par l'homophonie de ce « mort » avec le « *Totem* ». Je fais état de cette trouvaille dans une note de bas de page ; elle semble avoir échappé à l'éditeur anglais. Le plaisant est que, dans les lignes qui suivent immédiatement, Abraham fait part à Freud d'un *lapsus calami* dans la lettre qu'il vient de recevoir de lui.

Cela me conduit à parler de la différence marquée que j'ai délibérément introduite entre l'appareil critique que propose l'édition anglaise et celui que j'ai mis en place. Certes, je me suis inspiré du premier, ne serait-ce que pour y puiser des informations matérielles auxquelles je n'aurais sans cela jamais eu accès, ou seulement de manière très difficile. Mais, avec l'approbation de J.-B.

---

<sup>4</sup> *The Complete Correspondance of Sigmund Freud and Karl Abraham 1907-1925, Completed Edition*, edited by Ernst Falzeder, Karnac, London, New York, 2002.

<sup>5</sup> Même des ratures ont pu être reproduites.

<sup>6</sup> D'ailleurs agrémenté, de la part du transcripteur, d'un « *sic* » suivi de deux points d'exclamation entre parenthèses.

Pontalis, je me suis résolument écarté de son « esprit ». Il faut le définir un peu. Il me semble qu'on peut considérer à la réflexion que pour l'éditeur, Ernst Falzeder, cette correspondance est à prendre avant tout comme un *document historique*, et j'ajouterais : *parmi d'autres*. Touchant à une « histoire », bien sûr, très ramifiée : du mouvement et de la théorie psychanalytiques, des individus, des familles, de l'Europe, de la guerre, etc.

Cela s'illustre en particulier, par exemple, par le fait qu'une lettre consacrant deux lignes à un départ de Freud pour un voyage en Italie, une note afférente très abondante va relater par le menu ce voyage, les rencontres faites en route, etc. Ou bien, pareillement, deux phrases mettant en perspective un congrès à venir, une très longue note va prodiguer toutes sortes de renseignements sur le déroulement de ce congrès.

En caricaturant à peine, on pourrait soutenir que l'idéal de Ernst Falzeder serait d'écrire un livre d'histoire le plus complet possible, puisé à diverses sources, *dans le puzzle duquel les lettres de Freud et d'Abraham figureraient au titre de pièces parmi d'autres*.

Face à cette procédure, il m'importe de préciser, de manière contrastive, quel a été mon principe éditorial. Une correspondance constitue à mes yeux un *corpus*, qu'il convient de respecter comme tel. Certes, il s'agit d'un corpus singulier, sur la spécificité duquel je me suis expliqué lors d'une intervention à un colloque organisé par Stéphane Michaud sur les « correspondances de Freud<sup>7</sup> ». Mais il faut lui garder ses caractères propres, y compris d'ellipses multiformes, et donc ne pas le parasiter par un excès d'apports extrinsèques.

En conséquence, j'ai repris, certes, un certain nombre d'informations, mais seulement dans le but exprès de *faire en sorte que le lecteur dispose des référents minimaux indispensables à la compréhension du texte qu'il a sous les yeux*. On voit qu'il y a là un quasi-renversement de perspective, Ernst Falzeder visant, lui, à éclairer l'Histoire par la correspondance. Certes, cette démarche n'est pas illégitime ; mais, pour ma part, je la laisse effectuer par chaque lecteur à sa manière, me contentant de lui donner accès au texte.

Si la correspondance est un corpus, celui-ci est produit par des *sujets, deux*, dont il convient de restituer le style, les manières, ce parler semi-oral semi-écrit, parsemé de clins d'œil, propre au genre épistolaire. D'où mon attention, ici comme ailleurs et même plus qu'ailleurs, à tout ce que j'appellerais « arêtes signifiantes ». Et nombre de mes notes « abondent » en revanche dans ce sens. J'en relèverai à ce propos une seule. Dans la lettre 294A, page 408, Abraham écrit à Freud avoir reçu le premier volume des *Conférences d'introduction à la psychanalyse*. Il précise aussitôt : « J'en ai déjà lu trois à ma femme ». Beau geste, mais bout de phrase très banal, dont la signifiante remarquable dans l'original est tout à fait impossible à faire passer en français.

---

<sup>7</sup> Voici la référence de ces actes : *Correspondances de Freud*, éd. Stéphane Michaud, Presses Sorbonne nouvelle, 2007. Pour le passage de référence, cf. p. 31-34.

C'est pourquoi j'ai rédigé ici une note d'explicitation. En effet, ce que j'ai traduit par *Conférences* dans le titre de ce livre de Freud se dit en allemand *Vorlesung*, soit mot à mot : « lecture devant ». *Eine Vorlesung*, cela correspond à peu près à ce qu'on appellerait en français : « cours magistral ». Il s'agit en l'occurrence de lire à, devant un public un texte au préalable entièrement rédigé<sup>8</sup>. Or, voici maintenant ce qu'Abraham écrit à Freud : « *Drei davon habe ich bereits meiner Frau vorgelesen [...]* ». On voit donc qu'il réutilise précisément le verbe inclus dans *Vorlesung*. Autrement dit, jouant sans trop s'en apercevoir des signifiants allemands, il donne indirectement à entendre qu'en une sorte d'abyme, il a *rejoué avec sa femme ce que Freud a joué avec son public*. Pour faire entendre le redoublement : *er hat Freuds Vorlesungen seiner Frau vorgelesen*.

Il me reste, avant que les deux intervenantes suivantes s'attachent dans leur lecture à un point de vue particulier, à prendre personnellement position sur le « comment lire » cette correspondance : quel usage en faire et quel enseignement en tirer.

Je m'étends longuement là-dessus dans ma « présentation ». Le caractère « complet » de la nouvelle édition a pour effet de fournir justement nombre de passages et de lettres entières nouveaux qui pourront paraître relever de l'anecdotique : télégrammes, chroniques familiales, questions techniques, réflexions, parfois intimes ou désobligeantes, sur des tiers, manifestations d'humeurs, etc. Je ferai sur ce point au moins deux réflexions :

1) Je m'en explique dans ma contribution au colloque déjà mentionné<sup>9</sup> : après tout, il faudrait se féliciter qu'un *corpus de correspondance entre psychanalystes s'ouvre précisément à tout ce qu'une précédente édition avait cru bon de censurer*. Je veux dire que ne mettre aucune limite à la « divulgation » d'une correspondance n'est après tout qu'une manière de déférer éditorialement à ce que Freud n'a cessé de marteler comme étant la *règle fondamentale* de la pratique psychanalytique. En effet, ce qui entrave ordinairement la parole du patient et ce qui a fait tiquer les premiers éditeurs est à peu près de même nature.

2) Cela retentit en déontologie particulière pour le traducteur. Car, si, ordinairement, je choisis de ne rien privilégier dans le corpus que je traduis, selon une attention non pas flottante, mais *égale*, ne voulant en aucune manière préjuger des accents de l'intérêt de chaque lecteur, je n'ai pu que porter ici cette procédure à son comble : ne rien négliger, même l'infime, l'« insignifiant ».

Certes, outre leur préoccupation légitime de ménager telle ou telle personne encore vivante ou de ne pas ennuyer le lecteur, les premiers éditeurs avaient choisi, eux, de privilégier tout ce qui a trait à la théorie et à l'histoire

---

<sup>8</sup> Ce qui, paraît-il, n'a pas été le cas des « conférences » en question.

<sup>9</sup> Actes du colloque *Correspondances de Freud*, op. cit.

psychanalytiques. Mais, si l'on prend — tout de même ! — cette correspondance pour un *document*, on pourra y assouvir toutes sortes de curiosités, y compris extra-psychanalytiques.

Par exemple, toujours dans les actes du colloque précité<sup>10</sup>, j'ai intitulé mon exposé : « Sigmund Freud et Karl Abraham : une correspondance entre Vienne et Berlin. » Tout à la fois, parce que bien des particularités du dialogue entre les deux correspondants nous échappent si nous n'avons pas une idée précise de leur ancrage historique, géographique et culturel, d'autre part, justement, parce qu'à rebours, leurs lettres nous fournissent toutes sortes d'indications originales et précieuses sur ces contextes-là.

Cela me touchait aussi, une fois de plus, *affectivement*. J'ai « toute une histoire » avec Vienne et Berlin. J'ai aussi une histoire, plus rare, avec la « Prusse-Orientale », dont une partie est aujourd'hui devenue Mazurie polonaise. J'ai fait une fois de la voile sur l'un de ses lacs magnifiques. Et, quand je lisais les lettres d'Abraham faisant état des rudesses de la vie de garnison en ces lieux, du froid implacable qui attaquait ses poumons, mais aussi de la *sublime beauté des paysages*, auxquels lui et les siens étaient si sensibles, j'avais devant les yeux des images très concrètes.

De même, j'ai pu résonner à Abraham *alpiniste*, plus que Freud, et célébrant la splendeur des alpages en fleurs de l'Engadine, auparavant séjour électif de Nietzsche.

Je tiens aussi, entre autres, cette correspondance pour un document de première main sur la Guerre de 14. Et j'en dis quelques mots. L'échange entre Freud et Abraham nous fait, par exemple, soudain prendre conscience que résumer cette guerre « mondiale » à un affrontement franco-allemand et à la fameuse et atroce « guerre des tranchées » est un point de vue réducteur, qui ne correspond pas à la perception qu'ont pu en avoir ces hommes sis à Vienne et Berlin, sujets des « puissances centrales ». Les fronts sont en fait multiples, et celui de la Marne y est à peine mentionné ; les « malheurs » peuvent frapper les familles en toutes sortes d'autres lieux.

Je me tourne maintenant vers un point plus particulier auquel donne accès le nouvel état de la transcription du manuscrit. À la page 507, lettre 366F, Freud mentionne en 1919 un « train suisse pour enfants ». Cela est à première vue énigmatique, et j'ai renvoyé à une note en bas de page, que, reconnaissant mes dettes, j'avoue reprise de l'édition anglaise, et que je reproduis ici : « Ces trains emmenaient pour convalescence des enfants des villes de l'Allemagne du Nord, où la poliomyélite et la tuberculose étaient devenues endémiques, en des lieux où le climat était plus favorable. » C'est là un témoignage à la fois fugitif et concret de ce fait massif dont nous sommes à présent informés : les épidémies consécutives à la guerre, du fait de l'affaiblissement physique des populations,

---

<sup>10</sup> Actes du colloque *Correspondances de Freud*, *op. cit.*

ont fait plus de morts que la guerre elle-même ; parmi ces morts, une fille de Freud, Sophie Halberstadt, mère du petit-fils « à la bobine ».

Mais je m'attarde sur ce point aussi pour une autre raison. C'est que, dans la première édition, on ne trouvait aucune mention d'un « train d'enfants », ni *a fortiori* de note explicative sur cette mention. À la même place, il était seulement question d'un « train spécial ». Une enquête rapide révèle que, là où figure dans le tapuscrit actuel « *Kinderzug* », la première édition allemande donnait à lire : « *Sonderzug* ». « Spécialité » plus banale et indéterminée. On peut, me semble-t-il, reconstruire ainsi l'« histoire de la lecture de ce mot ». Les premiers éditeurs étaient déconcertés par cette éventualité de la leçon *Kinderzug*, qu'ils ne comprenaient pas. Ils se sont alors rabattus sur la lecture plus plausible de *Sonderzug*. (On voit que les deux graphies présentent bien des similitudes.) Manière de faire retour sur cet adage avancé par je ne sais plus qui : « on ne voit que ce qu'on sait ». Occasion aussi de rendre hommage à l'utile travail de Ernst Falzeder et de l'équipe anglaise, dont j'ai dit tout à l'heure tant de mal.

Autre lecture possible de cette correspondance. Déjà très tôt, et puis avançant dans mon travail, j'ai été frappé par la manière dont Abraham substitue fréquemment, sans autre forme de procès, à « la psychanalyse », tout simplement « *die Sache* », soit « la cause », ce qui pourra faire signe vers l'une de nos actualités psychanalytiques. Faisant corps avec ce choix lexical, je notai sur le papier, au fur et à mesure de mon travail, toutes les métaphores *militantes et militaires* qui lui venaient spontanément et plaisamment sous la plume, toujours en relation avec ladite « cause ». À un certain moment, il fait aussi usage du mot « propagande », en le mettant expressément en relation avec son origine catholique romaine. On peut constater par ailleurs que, le concernant, l'expression « militarisme prussien », n'est pas un vain mot<sup>11</sup>.

Peut-être vais-je maintenant me rapprocher du point de vue, plus centré, des deux contributions suivantes, leur laissant le soin d'aborder de front des questions théoriques, mais disant quelques mots de ce qu'apporte l'édition nouvelle à notre connaissance de l'histoire du mouvement psychanalytique.

1) La levée de la « censure » a pour effet de faire entrer dans le corpus un flot de noms propres nouveaux, sur lesquels nous apprenons pas mal de choses, très fourmillantes. Cela m'a paru rendre nécessaire la constitution de nombreuses notices biographiques, données en annexe. En effet, à quoi bon ouvrir cette vanne, si l'on ne peut raccrocher quelque savoir à tel ou tel nom peu connu ?

Celui de *Reik* est, lui, connu de tous. En revanche, presque tous les passages, nombreux, le concernant avaient été tenus à l'écart de la première

---

<sup>11</sup> Tout cela me fournit finalement la matière d'une ample réflexion et d'un long article que j'intitulai « Du conflit », et qui trouva ensuite à paraître dans le numéro 18 de la revue *Essaim*.

version. Or, ils nous rapportent toutes sortes de faits intéressants sur cette personnalité tourmentée et complexe, ainsi que sur les aides à la fois discrètes et attentives, toujours affectueuses, qu'ont essayé de lui apporter Freud et Abraham. Cela est proprement émouvant.

2) Nouveau fait linguistique, qui était déjà présent dans la première version, mais que j'ai cette fois traité avec plus d'empathie et de doigté. (Re)lisant et traduisant, j'ai été moi-même frappé par la récurrence, sous la plume des deux correspondants, de l'adjectif *politisch*. Je fus un temps intrigué, m'interrogeant sur la portée qu'il convenait de donner au mot. Au bout d'un certain temps, ma conviction fut faite : il ne pouvait s'agir que de politique (*intra*)psychanalytique. Je fis donc une note dès la première occurrence afin d'éviter au lecteur de traverser la même perplexité que moi. Jusqu'au moment où, par deux fois, pas plus, Abraham employa le mot dans le sens courant où nous l'employons nous-mêmes ! Sur quoi, derechef, je rédigeai une nouvelle note !

3) La nouvelle édition comporte un peu plus de « circulaires » que la première mouture. Ces documents, qui excèdent le cadre strict de la correspondance, sont évidemment précieux quant à la connaissance de l'histoire du mouvement psychanalytique. Toutefois, les éditeurs anglais ne les ont cités que quand ils étaient nécessaires à la compréhension de la correspondance elle-même, d'autant plus que, dès que cette pratique devient courante, *expressis verbis*, Freud et Abraham réservent de plus en plus les lettres, plus rares, à l'échange d'informations personnelles et intimes. Donner les circulaires permet donc de suppléer un certain type d'énoncés, désormais absents des lettres.

4) La fin de la correspondance « complète » nous fournit quelques pages supplémentaires sur la douloureuse histoire du « film<sup>12</sup> », d'autant plus douloureuse que la mort soudaine d'Abraham survient au paroxysme de la tension agressive entre les deux hommes. Les faits les plus gênants et les paroles les plus acides avaient été gommés de la version édulcorée.

Pensant, par rebond à partir de cette tension finale et non apaisée, déchirante, aux *conflits* de toute nature qui traversent ce corpus, lesquels se conditionnent et s'interpénètrent — conflit intrapsychique comme cœur de la psychanalyse, conflits récurrents internes au mouvement, conflits entre ces amis que sont les deux correspondants, conflit cataclysmique de la guerre mondiale et révolutions qu'il entraîna dans son sillage —, je conclus par une impression globale que me laisse Abraham, sa personnalité telle que je l'ai particulièrement perçue à travers cette correspondance, énigmatique parce que contradictoire. En effet, je vois d'un côté un homme qui peut paraître rigide, presque « au garde-à-vous », qui défend l'intégrité de la doctrine et du mouvement contre certains

---

<sup>12</sup> Cf. à ce sujet : Patrick Lacoste, *L'étrange cas du professeur M. – Psychanalyse à l'écran*, Paris, Gallimard, coll. Connaissance de l'inconscient, 1990.



« déviationnismes », qui se cabre contre l'« analyse profane », ce « rocher de bronze » tel que l'appelle Freud un jour en français, citant une formule du roi de Prusse (!). Je le vois notamment radicalisant l'opposition à Rank et Ferenczi qui, de leur côté, inclinent, dans une certaine mesure, à mettre l'accent sur le maternel et le « pré-œdipien » contre une certaine « orthodoxie » œdipienne. Et, en même temps, je le vois aussi se tourner dans sa théorie, beaucoup plus résolument que Freud, conjointement vers le pré-génital et la psychose, vers une exploration plus audacieuse et moins prévenue de la sexualité féminine. Je le sais — cela affleure par moments dans la correspondance — analysant des personnes comme Helene Deutsch et Melanie Klein sans les brimer.

Je n'ai pas d'explication à ce paradoxe. Mais cela confère de l'épaisseur et de l'ombre à sa personne.

## Annexes

### *Discussion*

Il me paraît intéressant et opportun de faire part de deux moments dans la discussion finale qui a suivi tous les exposés.

1) Marie-Christine Hamon a rappelé qu'à la différence de Freud, qui débuta en neurologie, ce dont maint de ses écrits « prépsychanalytiques » porte la trace, Karl Abraham reçut une formation de psychiatre, en particulier au Burghölzli. Cette « préhistoire » pourrait expliquer pour une part son goût et son attention particuliers pour tout ce qui touche aux psychoses.

2) L'insistance mise lors d'un moment de la discussion sur l'« optimisme » d'Abraham, au sujet duquel Freud le moque parfois, mais auquel il est aussi content de pouvoir se raccrocher à l'occasion, me donna soudain l'idée suivante, que je communiquai : c'est qu'il pourrait y avoir un rapport entre ledit optimisme et l'attachement d'Abraham à une conception des stades libidinaux qui privilégie la succession et le progrès jusqu'à un épanouissement final. Il n'est pas certain qu'il existe entre ces deux traits un lien intrinsèque ; mais on ne peut qu'être frappé par une sorte d'analogie de structure.

### *Enfin l'édition allemande*

Au moment même où j'écris ces lignes me vient de « ma librairie allemande » la nouvelle que lui est enfin parvenue la *Correspondance complète*

en allemand<sup>13</sup>, après l'anglaise et la française donc. Un examen rapide me fait conclure à ceci. L'éditeur est le même, Ernst Falzeder. Peu de variantes à attendre donc, par rapport à l'édition anglaise. De fait, l'introduction est différente, mais l'appareil critique est à peu près le même, obéissant au même « esprit », que j'ai évoqué précédemment. Il me paraît être simplement augmenté, ici et là.

On notera surtout que c'est là une édition « de luxe » : deux grands et gros volumes en coffret, le tout coûtant 69 € ! Du point de vue socio-économico-culturel, cela apparente donc l'ouvrage à un livre savant réservé aux spécialistes, aux bibliothèques, aux chercheurs, et non destiné à quelque « grand public » que ce soit. Il ne paraît pas chez Fischer, qui publie d'ailleurs de moins en moins d'ouvrages psychanalytiques, mais au Verlag Turia + Kant, sis à Vienne. Pendant ce temps, imitant en cela notre Payot, Fischer continuera à écouler à bas prix son vieux stock de la correspondance expurgée.

Cela est sans doute significatif du devenir actuel de Freud et de la psychanalyse en germanophonie...

#### À propos de la « complétude »

Face aux réserves de Claudie Frangne quant à l'opportunité du prédicat « complète », je voudrais simplement verser au dossier les petites précisions lexicales suivantes.

J.-B. Pontalis s'est décidé pour l'appellation « correspondance complète » après quelques hésitations, et je n'ai pas été porté sur le moment à y objecter.

L'édition anglaise est intitulée *The Complete Correspondance of...*, titre suivi de la mention *Completed Edition*.

L'option de l'édition allemande récemment parue est sans doute la meilleure, la plus rigoureuse : *Briefwechsel 1907-1925 — Vollständige Ausgabe*. C'est-à-dire que le prédicat *vollständig* [complet] n'est appliqué qu'au mot « édition ». De fait, la correspondance ici présentée n'est pas complète, ne serait-ce que parce que certaines pièces en sont — probablement — définitivement perdues. En revanche, l'éditeur veut faire entendre par là qu'il n'a rien gardé par-devers lui de ce qui était à sa disposition.

Notons qu'en allemand « Œuvres complètes » se dit *Sämtliche Werke*, ou qu'existe encore l'expression, cette fois au singulier, *Das Gesamtwerk*. Mais ces deux prédicats ne pourraient s'appliquer à une correspondance. Quant à *Gesammelte Werke*, cela équivaut à peu près à l'anglais *Collected Papers*.

Relevons enfin que, pour ce qui est de la correspondance « complète » entre Freud et Wilhelm Fließ, de toute façon incomplète puisque n'ont été conservées que les lettres du premier, les éditions allemande et française disent :

---

<sup>13</sup> Sigmund Freud/Karl Abraham : *Briefwechsel 1907-1925, vollständige Ausgabe*, hrg. von Ernst Falzeder und Ludger M. Herrmanns, Verlag Turia + Kant, Wien, 2009.

Sigmund Freud, *Lettres à Wilhelm Fließ*, suivi des deux dates. En français, le titre est accompagné de la mention « édition complète », tandis que, cette fois, l'éditeur allemand a opté pour *Ungekürzte Ausgabe*, ce qui signifie mot à mot : « édition non abrégée ou raccourcie »...